

Le Manoir

Amandine Lellouche

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier. Je la parcourus rapidement du regard et restai perplexe devant l'objet du message. Je vérifiai le nom sur l'enveloppe mais il n'y avait pas d'erreur, elle m'était bien adressée. C'était une invitation à un bal. Très brève, la lettre ne donnait que peu d'information, indiquant seulement l'adresse et l'heure à laquelle je devais me rendre à cette soirée. Je me demandais bien qui cela pouvait être. Aucun cachet n'apparaissait sur l'enveloppe, la personne avait donc pris la peine de la glisser directement dans ma boîte aux lettres. Le lieu attira à nouveau mon attention : il s'agissait apparemment d'un manoir situé sur la colline, en haut du village. J'étais installée dans cette petite ville depuis plus d'un an et je n'avais encore jamais entendu parler d'un quelconque manoir. Pourtant, j'avais pu remarquer au cours des derniers mois que mon voisinage avait un sérieux penchant pour les commérages. Mon arrivée avait attiré une foule de curieux. C'est-à-dire que le moindre changement venant bousculer le quotidien des villageois occupait à coup sûr tous les sujets de discussion à l'heure du thé ou bien dans les rayons du supermarché. Mon histoire avait constitué le centre d'intérêt des commères du coin pendant des semaines.

L'orphelinat dans lequel j'avais grandi ne pouvait plus m'héberger. J'étais trop âgée pour rester mais pas assez encore pour trouver ma place dans ce monde. Après tout, c'était le monde qui n'avait pas voulu de moi en premier. Ainsi, je ne trouvais ma place nulle part, et la première conséquence à cela était que je n'arrivais jamais à garder un travail assez longtemps pour pouvoir prendre mon indépendance. Ce qui n'arrangeait évidemment pas l'orphelinat. La directrice m'avait toujours apprécié – allez savoir pourquoi ! – et elle m'avait finalement déniché un emploi de libraire et une maisonnette dans cette petite ville. Je lui en étais reconnaissante. Après quelques temps, les commérages à mon sujet avaient peu à

peu cessés, et l'isolement et la quiétude de cet endroit m'avaient soulagé. C'était comme une île déserte sur laquelle je pouvais me retirer du reste monde, sans avoir à réfléchir à propos du futur ou même du passé.

J'observai à nouveau cette étrange lettre. S'il y avait eu un manoir ou une famille noble dans les environs, les vieilles pies du village en auraient parlé nuit et jour. J'étais vaguement intrigué par cette invitation mais n'y accordai pas plus d'importance que cela – il s'agissait peut-être d'une plaisanterie. Et même si cela n'en était pas une, je n'étais guère attirée par les mondanités. Je haussai les épaules et jetai la carte dans un tiroir. Je poursuivis le reste de ma journée, sans changer ma routine qui rendait les jours supportables.

Le soir, avant de rentrer chez moi, je saluai machinalement mon voisin assis dans son jardin. Cependant, une idée me traversa l'esprit et je revins sur mes pas. Le septuagénaire lisait tranquillement son journal lorsque j'interrompis sa lecture :

— Dites, Monsieur Martin, vous avez reçu une invitation pour le bal ?

— Le bal ? Quel bal ? demanda-t-il en levant les yeux de sa revue.

— Celui qui a lieu au manoir sur la colline, répondis-je.

Il me regarda avec stupéfaction :

— Il n'y a jamais eu de manoir dans le coin, ma petite !

Je fronçai les sourcils, hochai la tête et rentra chez moi. Sa réponse avait piqué ma curiosité. Je saisis à nouveau l'invitation et son enveloppe, les retournai dans tous les sens espérant trouver une réponse à mes questions, mais rien. Je n'avais aucune raison de vouloir aller à cette réception, et pourtant, une irrésistible envie de découvrir qui était à l'origine de l'invitation me dévorait. J'enfilai une tenue plus adéquate pour ce genre de soirée et m'installai derrière le volant de ma voiture. Le trajet ne devrait pas prendre longtemps mais il faisait déjà sombre et je n'étais pas très à l'aise sur les routes sinueuses qui menaient en haut de la colline. Arrivée au sommet, je n'apercevais rien d'autre que la forêt, dense et obscure, tout autour de moi. On m'avait bel et bien joué un tour, aucun manoir n'existait par ici. Déçue, je m'apprêtais à faire demi-tour lorsque je remarquai une vague lueur au loin, comme un halo qui illuminait les arbres. Je coupai le moteur et décidai de poursuivre mon chemin à pied. Une nervosité me gagna au fur et à mesure que j'approchais de la source de lumière. A travers l'épais feuillage d'un grand chêne, je le découvris enfin. Le manoir immense s'élevait au milieu des feuillus dont les branches semblaient vouloir contenir l'imposante demeure. Je m'étonnai de ne pas l'avoir aperçu plus tôt.

La lueur venait des fenêtres du manoir presque toutes éclairées. Je m'avançai d'un pas incertain vers la large porte et frappai deux timides coups. Celle-ci s'ouvrit instantanément et je me retrouvai nez à nez avec un singulier personnage. Il avait une chevelure blanche dressée sur la tête, le teint pâle, et un regard captivant doté d'un œil bleu et l'autre vert. Il me souriait de toutes ses dents.

— Ma chère ! Vous êtes arrivée ! S'exclama-t-il ravi. Il agrippa mon bras et m'attira à l'intérieur en claquant la porte derrière nous.

— Mais qui êtes-vous ? Demandai-je interloquée.

— Plus tard, plus tard, la fête a déjà commencé !

Sur cette déclaration, il me guida à travers diverses pièces jusqu'à ce que nous atteignîmes une vaste salle de bal, digne des plus beaux châteaux. Une assemblée d'énergumènes, tous aussi extravagants les uns que les autres, nous y attendaient. Ils étaient vêtus d'une étrange manière, comme s'ils débarquaient d'époques différentes.

— Notre invité est arrivé ! Annonça-t-il avec enthousiasme et il me poussa parmi les autres convives.

Cette situation était tellement absurde que je ne résistai pas et me laissai porter par l'euphorie de mes hôtes. Ainsi, je fus entraînée dans un tourbillon de danse, de musique et d'éclats de rire qui se mélangeaient dans une joyeuse cacophonie. Le temps défila sans que je m'en aperçoive ; quelques minutes ou bien des jours avaient pu passé depuis que j'avais franchi le seuil de cette demeure, je n'aurais pas su le dire. La tête me tourna soudainement et je ressentis le besoin de m'éloigner des festivités. Je ne remarquai pas tout de suite la présence de mon extravagant hôte aux yeux vairons. Il me contemplait avec un sourire malicieux sur les lèvres.

— Pourquoi suis-je ici ? Je ne comprends pas.

— Je vais vous expliquer, ma chère, répondit-il en me prenant le bras pour marcher le long d'un couloir. Voyez-vous, c'est une maison particulière. Nous avons tous choisi d'y vivre de façon... permanente.

— Permanente ?

— Pour toujours ! Éternellement ! Vous saisissez ?

Je le dévisageai d'un air ahuri. Il se pencha plus près et murmura :

— Elle offre un choix à toutes les âmes perdues, à tous ceux qui ne trouvent pas leur place parmi leur contemporain ! Vous en faites partie, n'est-ce pas ? La

possibilité de rester ici indéfiniment, sans avoir à se soucier de quoique ce soit, ni des commodités de la vie, ni des autres, ni même du temps, qu'en dites-vous ?

Nous arrivâmes dans un corridor le long duquel se trouvait une ribambelle de portes closes.

— Et ce n'est pas le seul avantage, voyez-vous. Ces innombrables pièces vous emmèneront dans les quatre coins du monde. Elle répond à absolument tous vos désirs ! M'expliqua-t-il extatique.

La tête me tournait de plus en plus et je tentai de m'extirper de son étreinte, mais il me retint par le bras et me força à lui faire face.

— Cependant, ma chère, vous ne pouvez prendre qu'une seule décision : soit vous renoncez à la maison, soit vous nous rejoignez et cela pour toujours. Vous ne pourrez plus sortir, conclut-il avec un large sourire avant de me relâcher. Je reculai immédiatement jusqu'à ce que mon dos heurte le mur.

— Il faut... Il faut que... Je dois y aller, bégayai-je vaguement en m'éloignant de lui.

— A plus tard, ma chère, souffla-t-il, sans perdre son sempiternel rictus.

Puis il s'effaça dans l'obscurité à mesure que j'avancais dans le couloir. Je me précipitai pour trouver une issue, saisis la poignée d'une porte devant moi et me retrouvai aussitôt à terre. J'avais trébuché... sur une racine. Je levais les yeux et découvris une végétation dense et humide envahissant entièrement la pièce. On se serait cru en pleine forêt amazonienne. On pouvait même entendre des cris d'oiseaux ! Je me relevai en vitesse et refermai d'un coup sec la porte. Je restai plantée là, bouche bée, sans comprendre ce qu'il se passait. Tout cela était-il bien réel ou avais-je complètement perdu la tête ? Je jetai un regard vers les autres portes avec l'envie folle de découvrir ce qu'elles cachaient. Réel ou pas réel, après tout quelle importance ? Et ainsi, je commençai mon exploration des chambres de la maison, toutes aussi incroyables les unes que les autres. Je voyageai à travers différents paysages fantastiques et merveilleux. Je ne m'étais jamais autant amusé. J'ouvris une énième porte et me hâtai à l'intérieur mais je fus coupé net dans mon élan. Elle ne ressemblait en rien aux pièces que je venais de visiter ; c'était une chambre toute simple, excepté le fait qu'elle était couverte de poussière et de toiles d'araignées. La frénésie des dernières heures se dissipa. Je m'assis sur le lit en me demandant ce que j'étais en train de faire. Il fallait que je reparte. *Mais pourquoi ne pas rester ?* Je repensais aux paroles de mon hôte ; il avait raison, je n'avais aucune

raison de retourner à ma vie monotone et insignifiante. Personne n'avait voulu de moi depuis ma naissance ; le monde m'avait rejeté et je n'avais jamais réussi à m'y intégrer. Je n'avais jamais véritablement cherché à y parvenir non plus. Cette maison représentait tout ce que j'espérais : un refuge isolé du reste de l'univers où je pouvais oublier qui j'étais – à supposer que je le savais en premier lieu. Cette maison avait le don de rendre n'importe qui heureux ; je ne m'étais jamais sentie aussi bien que durant cette soirée.

— Ne t'inquiète pas, dit une voix rauque qui me fit sursauter, la maison ne peut te retenir contre ton gré.

Le murmure provenait d'un petit coin sombre dans lequel trônait un vieux siège en bois massif. Je plissai les yeux et finis par distinguer mon interlocuteur. Une chose, sans doute un être humain autrefois, faisait désormais corps avec la chaise. C'était une vision assez impressionnante mais curieusement, je n'étais pas effrayée.

— Je ne suis pas inquiète. Au contraire, cet endroit me plaît. Je pense que j'y trouverais ma place. Enfin, je crois. Qu'est ce que vous vouliez dire ?

— La maison offre un choix, jamais elle ne l'impose. Si ce n'est pas ce que tu veux réellement au fond de toi, alors elle ne te retient pas.

— Que vous est-il arrivé ?

— Ah tu veux parler de ça, dit-elle en baissant les yeux – sûrement les seuls organes encore mobiles – vers son corps enchevêtré dans le bois et le tissu du meuble. Lorsque l'on a vécu des siècles durant dans la maison, comme ce fut mon cas, on finit par ne faire qu'un avec elle. La maison vit à travers ses habitants, comprends-tu ?

Le silence s'installa à nouveau, et je crus qu'elle s'était endormie. Puis d'un souffle rauque, elle reprit :

— Mais je ne regrette pas mon choix. Rien de ce que j'avais vécu dans ma vie ne valait le coup de rester.

Son regard rencontra le mien et elle me scruta intensément, avant d'ajouter :

— Est-ce ton cas ?

— Je ne sais pas, avouai-je en baissant les yeux, je n'ai pas vraiment essayé. De vivre, je veux dire. Je crois que cela me fait peur.

— N'accepte pas l'offre de la maison parce que tu es effrayée. Assure-toi d'avoir vécu toutes les expériences dont tu as besoin d'abord. Donne sa chance à la vie.

Ses paroles me firent l'effet d'une décharge électrique et je ressentis des frissons le long de ma colonne vertébrale. La créature dut remarquer mon malaise car elle souffla ces mots d'un ton apaisant :

— Dors. La nuit porte conseil.

Elle ferma ensuite les yeux et se figea. Épuisée, je me laissai tomber sur le lit dans un nuage de poussière. Mes paupières étaient lourdes et je clignai des yeux une, deux fois, puis les ténèbres m'envahirent.

Je fus réveillée par la lumière du jour à travers la fenêtre. Je me relevai brusquement, les yeux écarquillés. J'étais allongée dans mon lit, chez moi. Avais-je rêvé ce qui était arrivé hier soir ? C'était l'explication la plus raisonnable. Cependant, une autre possibilité me fit sourire : la maison m'avait laissé partir, j'avais choisi.

Ce matin, je décidai qu'il était temps de prendre un nouveau départ – ou même un départ tout court. Je ramassai mes affaires et les installai dans ma voiture. Par curiosité, je décidai tout de même de faire un dernier saut à la colline. Le manoir avait disparu ; il ne restait plus qu'une vaste plaine recouverte de feuilles mortes. Je repartis vers ma voiture lorsque je vis un petit bout de papier presque entièrement dissimulé sous les feuilles. Je le saisis, et lus la note : « Dans une prochaine vie, peut-être, ma chère ».